



Bernard Demandre

Territoires de la parole

*Les années pratiques d'Alain Éludeut
(Tarabuste, 2015)*

*« tu portes enfin la lampe qui voyage
au vacillement de l'ombre »*

Ici, il y a des territoires à arpenter où poser les jalons que sont les paysages du poème et qui servent de bornes à la délimitation des espaces et des temps. C'est quand « *l'été est enfin là* » que s'anime « *la rumeur de l'eau / de tes lèvres ouvertes* » et que « *l'incessant roulement des paroles* » peuple les jardins, le rêve des canaux, « *la respiration de la terre* ».

D'entrée de texte, Alain Éludeut pratique une occupation des lieux et des années, comme leur « *unique propriétaire* », maître de la parole et organisateur du poème, où « *suivre au plus près / le cheminement des mots* », ainsi que de ces lieux privilégiés dans lesquels se manifestent les saisons et se définissent les territoires. Espaces parcourus ou remontés de la mémoire comme autant d'espaces du rêve, pour faire de ces mots d'autres territoires. Parcours des « *chemins de traverse* » et leur « *griserie* », ces domaines que d'autres ont exploré, mais si différemment.

Domaines à construire dans les jeux de l'ombre et d'une espèce de joie, « *où tout est à inventer* », « *songes et [la] mélancolie des séjours* », dans lesquels s'insinuent ou se profilent des corps, un corps, ombres indistinctes et porteuses d'un avenir qui « *nous précède* ». Poésie qui « *capte la parole / qui manque à ma voix* ». Tracer la voie est cette entreprise d'Alain Éludeut comme « *hypothèse de la confiance* », « *course lointaine des yeux rivés aux détails de la route* » et, du même mouvement, donation aux passants et à leur « *mystérieuse envie* ». Poésie du rafraîchissement du corps « *avant qu'il ne brûle / dans la longue et lente / dispersion du temps* ».

Poèmes qui incitent à la flânerie, à se laisser conduire par la parole, à « *frôler les bords* », sans entrer dans la fascination des images mais dans la mise à distance des lieux que le poète a lui-même construits ainsi que de « *cet univers qui m'entoure* ». Voix qui gardent les distances à la fois comme principe même de l'arpentage et comme la part faite au silence.

Il est peu de dire que le poème est la trace même du parcours du poète, dans ce qu'il est et dans ce qu'il écrit. Une écriture de la frontière des sens et de leurs images, à partir de laquelle s'organisent la visibilité et la vision, tremblement des rêves comme de cette chaleur sur les routes d'été. Visages, corps entrevus et leurs « *frémisantes épaules* », comme réparés par ces flâneries autour de l'ombre, de miroirs, de « *flaques* », dans le « *doux reflux des mots* ».

Territoires où « *le monde se construit* » en ménageant des sortes d'équivalences entre les vibrations des mots et le tremblement des arbres et que le commentaire tente, si c'est possible, de dérouler ou de déplier, pour s'opposer, dans les espaces de ces instants qualifiés, à la fuite du temps et à la dispersion, parce que « *vivre, c'est vivre* ».